

Spécial Félibrige

et Acamp 1990 de la Mantenènço del Felibrige en Lengadoc



Oudilo RIO, Reino dou Felibrige (1983-1990) Felibresso Majouralo

BULLETIN DU GROUPE DE RECHERCHES ET D'ÉTUDES DU CLERMONTAIS

(Revue culturelle de la Moyenne Vallée de l'Hérault) - Avril-Juillet 1991

15^e année de la revue - 18^e du G.R.E.C. - 25^e de la fondation du Club d'Archéologie du Lucéo

CLAUDE PARADO

D'une famille originaire du Clermontais et notamment de Clermont-l'Hérault, où il aime revenir souvent pour se recueillir sur les tombes des siens, plus particulièrement de ses oncles paternels, Augustin et Joseph Parado, premiers Clermontais tués à la guerre de 1914-1918, Claude Parado, né en Algérie en 1929, a fait carrière dans le Service de Santé des Armées, branche Pharmacie. Ayant atteint le grade de Pharmacien-Chimiste Général, il a préféré quitter le service actif pour se consacrer plus librement à sa famille et aussi à quelques-uns de ses loisirs favoris.

Sa formation scientifique, sanctionnée par ses succès à de nombreux concours et examens, tant militaires qu'universitaires, lui a néanmoins permis d'aborder d'autres domaines comme le Droit, l'Histoire Ancienne ou l'Histoire de l'Art... dans lesquels il se complaît. Intéressé aussi par tout ce qui touche à l'Histoire Régionale, à la Nature (à la contemplation, certes, mais surtout à sa protection), il a trouvé une place normale dans notre association. Aussi n'avons-nous pas manqué de lui demander de faire part de ses connaissances à nos membres, par l'intermédiaire de notre bulletin. C'est ainsi qu'il nous a bien volontiers confié les articles sur :

- les Orchidacées sauvages, illustré par Philippe Martin,
- Vernazoubres (commune de Dio-et-Valquières), berceau de la famille Parado,
- les Parado de Mourèze, exemple de recherche sur la généalogie. (à paraître dans les prochains bulletins)

Il nous a promis d'autres écrits, si ses huit petits enfants lui en laissent le temps..., écrits qu'il agrémentera de quelques dessins personnels (nous pourrions d'ailleurs juger de son talent par une vue de Salasc dans notre prochain bulletin).

Merci, au nom de tous nos membres, de cette collaboration qui marque votre retour à vos racines régionales.

Et pour l'heure, mon cher Claude, je laisse nos lecteurs trouver plaisir à lire cette très belle histoire qui marque votre entrée parmi "nos" auteurs.

Bibliographie

Archives de la mairie de Dio-et-Valquières

Archives du Dépôt des Archives Départementales de l'Hérault

Carol (Claude), Ferdinand Fabre et son œuvre, La Maison des Jeunes édit. Bédarieux (Hérault), 1977.

Combarrous (Gaston), Au cœur de l'Hérault, Aauris édit. Clermont-l'Hérault, 1980.

Fabre (Ferdinand), Mademoiselle de Malavieille - Charpentier et Fasquelle, édit. Paris, 1886.

Fabre (Ferdinand), Les Courbezons - Charpentier et cie édit. Paris, 1896.

Marc (Henri), Lunas, porte de l'Escandorgue. Les Amis de Lunas édit. Lunas Hérault), 1980.

Pelen (Jean-Noël), L'Autrefois des Cévenols, Edisud édit. Aix-en-Provence, 1987.

Note de l'auteur

Les extraits de Ferdinand Fabre figurant dans ce texte ("Les Courbezons" p. 1 à 4), et "Mademoiselle de Mala-

vieille" (p. 1 à 3) servent d'abord d'étai à mon article, mais sont aussi une invite à lire, ou relire, cet auteur dont l'œuvre eut l'heur de plaire à Taine, Anatole France, Barbey d'Aurevilly...

Signalons enfin que depuis 1903, Ferdinand Fabre possède un monument élevé en son honneur au Jardin du Luxembourg, à Paris, honneur partagé par bien peu d'hommes illustres.

Jean le berger et le voleur de châtaignes

En cet instant, le pourpre règne en maître sur la vallée du Salagou : les rayons horizontaux d'un soleil cramoisi terminent de frapper la ruffe, rehaussant ainsi sa rutilance ponctuée du safran des feuillages roussis par un très bel automne.

Tout contre le pied des premières collines de l'Escandorgue derrière lesquelles l'astre va bientôt disparaître, le Mas Blayac, propriété de Gaston Donnadiou située à une lieue d'Octon, se prépare à s'assoupir. Chacun ayant fini les durs travaux du jour, va bientôt rejoindre ses pénates afin d'y reprendre les forces nécessaires à la besogne du lendemain.

Gaston Donnadiou a, en cette fin de journée, réuni ses ouvriers dans sa maison, comme il en a l'habitude aux veilles de grands jours afin de leur répartir les travaux, soit des semailles, soit de la récolte de seigle, soit des grands labours ou encore du ramassage des châtaignes ; bref, il en use ainsi toutes les fois qu'il doit prendre une décision intéressant tout son monde.

Mais aujourd'hui, c'est un tout autre problème qui le préoccupe et il a besoin de connaître l'avis de la dizaine de salariés œuvrant sur ses terres.

Nous sommes dans les années vingt, celles de 1800 et l'Empereur vient de mourir dans son île lointaine ; c'est le Pierre du Mas des Crassades, qui, s'en retournant de Bédarieux où il a livré quelques ballots de laine, l'a annoncé tout à l'heure aux gens du Mas Blayac : il le tient lui-même de l'aubergiste de l'Agneau d'Or où il s'est arrêté un moment pour se désaltérer.

De ceci, on en parle évidemment beaucoup, la piquette servie par le maître de céans échauffant les esprits et colorant les peaux basanées bien plus que la flamme fuligineuse de la maigre chandelle posée au milieu de la table.

Après que chacun s'en soit allé de son couplet pour glorifier le défunt Empereur ou le vilipender, Gaston Donnadiou juge bon d'aborder enfin le sujet de la réunion, sujet que tout le monde subodore d'ailleurs et qu'il résume de la sorte :

«- Vous savez que les châtaignes que nous avons ramassées et mises en sacs, sont rangées dans la grange, près de la bergerie, en attendant de les porter à la grande foire de Clermont. Hé bien ! malgré la fermeture à clef de la porte de cette grange, il ne se passe pas de nuit sans qu'un sac ne me soit volé !!! Ce n'est pas tant le prix des châtaignes dérobées qui me rend furieux mais plutôt le fait qu'on les subtilise sous mon nez, presque en se moquant de moi. J'ai bien réfléchi à celui qui pouvait faire le coup. Rassurez-vous, il n'est sûrement pas parmi vous car ici, il n'y a que des honnêtes gens, je m'en porte garant ; aussi ai-je porté mes soupçons sur un étranger, peut-être quelqu'un du Mas Najol, de chez Rouquette ou même de chez Pouzols... Que sais-je encore ? Maintenant, mes amis, il faut que nous réglions ce

problème ensemble : j'ai besoin de votre aide et c'est pour cette raison que je vous ai tous réunis".

"- Mais, not'maître, le voleur ne laisse-t-il aucune trace de son passage ?" demande Jules Abbal, dit "Jaounet" à cause de son teint jaunâtre.

"- Hé que non ! Rien de rien ! Le soir, après avoir compté mes sacs, je ferme soigneusement la porte ; mais le lendemain matin, si je la trouve toujours aussi bien fermée, un sac s'est quand même envolé !" répond Gaston Donnadiou.

"- N'avez-vous pas essayé de surveiller la grange ?" interroge alors Albin Viales, un des brassiers.

"- Hé ! pardi que je l'ai fait ! Je m'y suis enfermé deux nuits durant, mais je me suis assoupi sur le matin et c'est ce moment que le sacripant a choisi pour faire son coup", confesse Gaston Donnadiou.

Chacun propose alors son idée pour essayer de pincer le voleur. L'un veut enfermer un chien dans la grange, mais cela a été fait : le chien a été retrouvé profondément endormi par l'ingestion de boulettes de viande auxquelles avaient été mêlées des graines de stramoine. Bournioux, l'abeilleur, propose de veiller lui-même dans la grange, ce que refuse Gaston Donnadiou de peur de retrouver son ouvrier "estourbi" le lendemain.

"- Mais pourquoi ne pas faire appel au Jean, vous savez, ce berger qui habite là-haut à Vernazoubres, près de Valquières ? On le dit un peu sorcier. Il paraît qu'il désigne à coup sûr l'endroit où se trouvent les bêtes qui se sont égarées dans les collines. On raconte même que c'est lui qui a retrouvé la petite Delphine, la fille de Fulcran Tronc, du massage de Basse, laquelle enfant s'était perdue la nuit de Noël dernier en allant au-devant de ses parents qui revenaient de la messe de minuit du château de Lauzières. Et il fait tout ça, sans bouger de chez lui, rien qu'avec sa tête. Je suis sûr que si on le lui demande, il viendra et découvrira facilement votre homme !" lance Antoine Bringuiers, un grand costaud que l'on surnomme pour cette raison "Château-Fort".

"- Je n'y crois pas beaucoup à ces histoires de sorciers et toi, tu y crois, Château-Fort ?" s'enquiert Gaston Donnadiou.

"- Moi, not'maître ? Pas du tout ! Mais comme vous n'avez rien d'autre, il faut essayer ce Jean, comme ça on verra si tout ce qu'on dit de lui est vrai" réplique Château-Fort.

"- Tu as parfaitement raison, mon ami, essayons ! Demain matin à la première heure, tu monteras à Vernazoubres et tu prieras ton fameux Jean de venir au plus tôt afin de nous débarrasser de ces ennuis" recommande Gaston Donnadiou, clôturant ainsi la séance.

Tout le monde se sépare, non sans avoir longuement discuté de la valeur de la solution proposée. Les uns, ceux qui croient aux *mascs*, citent tels cas de personnes ou de bêtes emmasquées dont seuls les *endebinaires* ont pu lever le maléfice. Pour les autres, il ne peut s'agir que de balivernes, de ronciers destinés à faire peur aux gens simples ; d'ailleurs, quand le berger de Vernazoubres quittera le Mas Blayac tout penaud, n'ayant évidemment rien découvert du tout, eux, les esprits forts, ils le raccompagneront de leurs quolibets jusque chez lui et çà, ils le jurent.

Château-Fort part donc le lendemain de très bonne heure pour Vernazoubres, massage distant de quelque deux lieues du Mas Blayac. Il y trouve Jean le berger s'appêtant à emmener paître sa *tarrine* de chèvres dans les friches au milieu

des genêts, des cadés et des châtaigniers sauvages. Déjà, les chiens *farous*, aux longs poils soyeux et aux yeux vairons, rassemblent à grands coups d'aboiements les bêtes pour le départ en champs.

Jean écoute la demande de Château-Fort, puis, après quelques explications, accepte de se rendre le soir même en bas, au Mas Blayac.

Sur la fin de l'après-midi, tout le monde attend avec impatience celui qui est censé élucider le mystère du vol des sacs de châtaignes. Comme vous le devinez, sa venue a été le sujet des conversations de la journée écoulée. Les femmes, dévotement favorables au berger, s'en sont mutuellement égrené les prouesses, en l'absence des hommes occupés au travail des champs ; certaines, même, en ont rajouté un peu trop, peut-être pour attirer plus encore son invisible protection.

"- Téga-lou !" s'écrient tout à coup les enfants qui se sont portés en avant pour apercevoir le berger les premiers ; ils reviennent en courant au mas et tout essoufflés, annoncent : "Le voilà, il arrive !".

L'on voit alors apparaître au détour du chemin, un petit bonhomme juché sur son âne dont il bat les flancs de ses maigres jambes, l'une étant atrophiée, ce qui lui a valu d'être réformé par le Conseil de Recrutement, il y a une quinzaine d'années. Flottant dans ses pauvres vêtements mal taillés dans un *grisaoudo* grossier, il semble encore plus malingre qu'il ne l'est en vérité ; mais ses yeux noirs de jais, vifs et brillants comme ceux d'une souris, en disent long sur sa capacité à observer, à détailler et à juger celui sur lequel ils se posent.

Gaston Donnadiou s'avance vers lui et l'aide à descendre de sa monture. On fait cercle autour d'eux pour ne perdre ni un geste, ni une parole.

Jean entend à nouveau la gènesse de l'affaire, puis il se fait conduire à la grange, là où sont entreposés les sacs de châtaignes. Après en avoir fait le tour, il demande à rester seul sur la place pour se concentrer.

Gaston Donnadiou referme la porte sur lui.

"- Hé, petit, passe par derrière la grange et va voir par les trous d'entre les planches ce que fait le sorcier !" demande Gaston Donnadiou au gamin qui se trouve à côté de lui. Celui-ci file et revient quelques instants plus tard.

"- Je n'ai pas vu grand chose, not'maître. Le sorcier, il parlait tout le temps ; je n'ai rien compris à ce qu'il disait. Je l'ai vu prendre quelques brins de paille qu'il a répandus autour des sacs avec des grands gestes, toujours en parlant. Mais comme cela durait, je suis revenu" répond l'enfant.

Peu de temps après, Jean sort tranquillement de la grange et laisse tomber :

"- C'est fait. Demain dès l'aube, votre voleur sera connu, évidemment s'il vient rôder ici cette nuit".

On ne peut rien lui tirer d'autre.

Jean passe la soirée en consultations, très réclamé qu'il est par les mères pour le bien de leur progéniture car, comme l'écrit dans "Les Courbezons", Ferdinand Fabre, le romancier de Bédarieux, "*les femmes surtout, comptent avec les bergers, qu'environne toujours pour elles une vague auréole de sorcellerie. Du reste, soit par simple naitive, soit par instinct d'avarice, il n'est pas un pâtre cévenol qui n'ait entretenu, à différentes époques de sa vie, quelque commerce secret avec Dieu ou le Drac (le Diable) et n'ait reçu d'eux un remède à tout guérir*".

Le lendemain matin, au lever du jour, tout le mas, tôt réveillé et très excité, suit Jean qui se dirige vers la grange dont la porte est curieusement grande ouverte.

Tous y entrent et ce qu'ils entendent dans la pénombre les ébahit.

Au milieu de la pièce se tient debout un individu, comme pétrifié, portant sur son dos un sac de châtaignes qu'il tentait de dérober. Paralysé, il ne peut pas faire de geste pour déposer le sac, pourtant léger pour lui, à en juger sa stature.

Pris, le voleur l'est effectivement, tout comme l'avait promis la veille Jean le berger.

Gaston Donnadiou approche alors sa lanterne du visage de l'individu et il reconnaît... Château-Fort dont le faciès exprime l'épuisement le plus complet.

“- Par pitié, délivrez-moi ! Je n'en puis plus ! Cela fait trois heures que j'ai ce maudit sac sur le dos et il pèse de plus en plus ! Oui, c'est bien moi qui vous volais ; j'ouvrais la porte grâce à un double de votre clef. Je ne recommencerai plus, je vous le jure, not'maître !” hurle Château-Fort.

Jean s'approche alors de l'homme, ramasse les fétus de paille épars autour de lui, prononce quelques paroles inintelligibles et lui dit :

“- Pose ton fardeau, tu es libre maintenant !”

Château-Fort s'écroule en s'écriant :

“- Je n'y croyais pas à tes tours, berger. Si j'ai demandé à te mettre à l'épreuve, c'était pour te narguer ! Maintenant, je suis bien puni, et c'est bien fait pour moi !”

Le jour même, Château-Fort quitte le Mas Blayac, trop heureux que Gaston Donnadiou ne l'ait pas livré à la maréchaussée. On ne le revit plus dans la région.

Quant à Jean, il remonta sur son âne, accompagné de l'admiration et de la vénération de tous. Lentement, il repartit pour son massage, là-haut dans les collines.

Cette anecdote est parfaitement authentique et j'en ai seulement modifié le nom des lieux et des protagonistes. Elle m'a été confiée par une très vieille parente, Germaine Parado, épouse Bacou, de Pèzenès-les-Mines. Elle-même la tenait de ses grands-parents, contemporains de ce Jean, qui, né en 1787 et mort en 1836, ne quitta jamais son massage. A son sujet, Ferninand Fabre écrit, toujours dans “Les Courbezou”, roman du terroir paru en 1862 :

“*Les populations des Cévennes méridionales, particulièrement celles des monts d'Orb, se souviennent encore du fameux berger Parado, de Vernazoubres, mort depuis quelques années seulement, lequel jouissait du double privilège de relever ses fidèles de la maladie et de leur dévoiler l'avenir. Comme les héros anciens, Parado a déjà toute une légende en Bas-Languedoc.*”

Claude Parado

LA CHRONIQUE LITTÉRAIRE DE BERNADETTE ARNAUD

JOSEPH COUFFINHAL - Le petit berger du Larzac

Monsieur Joseph COUFFINHAL, le dynamique président des Amis du Lodévois, nous présente dans “Le petit Berger du Larzac” la vie de son oncle, berger sur le Causse. Ayant vécu de longs moments en sa compagnie, bien connu ses “patrons”, fermiers et fermières, et ses amis, il évoque d'une manière très vivante les moeurs, les habitudes, les caractères et “le déroulement des travaux d'un âge difficile et figé”, comme il le dit dans sa préface, tout en ayant “tenté de faire aimer ces humbles, souvent mal perçus, pas toujours respectés”.

Le livre débute par un jour de “loue”, au milieu de personnes qui cherchent du travail et le petit Germain, âgé de dix ans se voit demandé pour garder les agneaux ; ses parents, peu fortunés - le père est cordonnier - acceptent : Cazejourdes n'est pas loin et on promet qu'il “fera la communion”. Et le voilà en route !

La ferme et ses dépendances nous sont présentées ainsi que les patrons, dont “la vieille”, la vieille grand-mère, très dure pour elle-même comme pour les autres : la vie du petit Germain s'organise et il est pris en affection par cette famille. Nous faisons connaissance avec la vie sur le Larzac : la table à trous, la météorologie avec la “cardabelle”, la “cabra”, l’“ouche”. L’“aquamanille”, l’“aplejaire” ainsi que savoir “délarguer”. Bien des secrets du Causse nous sont révélés dans le déroulement des saisons : la chasse et toutes les règles du bon chasseur ; les veillées, et la veillée exceptionnelle, la “biroulade” ou grillée des châtaignes, la fête du cochon.

Nous apprenons les “vivres pour vivre” de ces terres pauvres : fèves, pois chiches et lentilles, raves et choux, sans oublier les champignons, à la saison. Nous faisons connaissance avec le vannier et l’“emboulnaire”.

Le Jour du Seigneur est un besoin, un répit dans cette rude vie de labeur et, conformément à la promesse, le petit Germain va au catéchisme où il découvre un ami qui va lui donner un livre précieux : “L'agriculture et l'élevage moderne”. Arrive le jour de la Communion, longuement décrite.

Quelques temps après, c'est la mort de la vieille grand-mère, les histoires d'héritage et, pour le jeune Germain, l'adieu à Cazejourdes où il a travaillé quatre ans. Il se sent capable de garder un plus grand troupeau et il devient “pilarde” chez un gros fermier de Calmels qu'il étonne par sa connaissance de l'élevage. Avec les conseils d'un vieux berger, voilà Germain maître de son destin : en huit ans, il voit croître son salaire et sa réputation, aussi lui offre-t-on, au Mas Audran, la place de maître-berger. Il s'y installe “pour une vie, pourrait-on dire”.

Dès le début, le troupeau se refait une santé et Germain découvre le Caylar et l'Escalette. J.Couffinhal nous fait comprendre non seulement le travail du berger : la traite, l'agnelage, le gonflement des brebis, le danger des vipères et la recette de son oncle pour que les chiens fuient les dangers, mais aussi tout le déroulement des travaux à la ferme, labours, semailles, moisson et les progrès dus à la mécanisation dont Germain sait fort bien se servir.

Au point que dans les années 1900, l'oncle Germain achète l'entreprise Réveillou, qui assurait le service entre la gare de Lodève et le Caylar avec une voiture et deux chevaux. Cette aptitude à conduire lui valut, en dépit de son âge, d'être mobilisé en 1917, et la triste aventure d'être prisonnier de guerre.

Après son retour, quelques anecdotes de la vie de son oncle nous sont contées par M.Couffinhal : le coup de